

Economies

Autor(en): **Addor, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 51

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

crouio sapin tot rêvô (*cassant*). On bon butin, fé à l'ottò, qu'on pào rein avai de meillào !

Lo villhio Djedion m'ein dèvesève l'autr'hi et mè desai dinse :

« Vâ, Sti coup no z'âi on Président. Ein è de li quemet de noutron ministre. Vo vu cein contâ.

Dan, tsî no, à Cougnelâo, on avai fauta de ministre. Faut vo dere que, dein cllia perrotse, on pào pas preindre co que sâi. Faut on coo que sâi pas on cratset po cein que la coumouna l'è granta. L'ant dan zu dâi vôte et l'ant châi on dzouvenou, pas tant grand, mâ trapu qu'on diâbllio et tot ein nier. On bon coo que vo débllote son pridoz qu'on derâi que fâ cein âo mécanique.

L'autro dedzo, Metsî à Jodi et Tiène à Boutte dèessant remouî on potadzî (*fourneau de cuisine*) tot garni, du la couensa que l'êtâi à plian pi tant qu'âo pâilo damon âo premi. L'avant passâ duve palantse dâi dou côté, alliettâve avoué dâi corde. Adan, ion derrâi, l'autro dèvant faisant état de grapelhi lè z'ègrâ. Mâ cllî potadzî ètâi pèsant que la mètsance. L'avant biau lâo sè crampounâ, pouâvant pas ein an. Que faillâi-te fère ?

Tot per on coup arreve lo novi ministre que vegnâi fère cougnessance. Ie guegne cllî commerce, l'ouît lè dzemotâje et lè sacrement et dit dinse :

— Allâ pi lè dou dèvant tsacon pè 'na palantse. Mè tserdzo dâo derrâ.

Sè crêche su lè man, fâ : « O...hoop ! », t'eimpougne lè palantse, tè solève lo potadzî — lè dou dèvant, li tot solet derrâ — tè tsampe cllîao coo amont lè z'ègrâ et pu via, tant qu'âo coutset, sein toussi, sein dzemottâ et sein socllîa épais. Et pu, sein lâo laissi lo temps dâi remachement, l'êtâi dza via.

Metsî et Tiène sè sant guegnî on momeint tot épolailli et l'ant de, lè dou ein mimo temps :

— Eh bin ! sti coup no z'âi on ministre ! »

Noutron novi Président, l'è on coo dinse assebin que l'arâ à portâ — pas avoué sè bré, mâ avoué sa tita et sa cabosse — dâi fé (*charges*) pe pèsant oncora que dâi potadzî, mâ n'aussi couson, s'ein tserdze. Et tot lo paî rëdit stâo dzo :

— Sti coup no z'âi on président ! Respect !
Marc à Louis.

DES CHAMIGNONS A L'ESSAI

MARC BRESSET, dit « Toupenet », garde-champêtre et taupier de la commune de Brantigny-le-Bas, venait de rentrer d'une de ses tournées. Il posa sur la table de la cuisine un filet plein d'une belle récolte de champignons et dit à sa femme :

— Voilà, Louise, pour notre dîner de demain !

Sa femme, n'ayant qu'une médiocre confiance en son homme, quant à ses connaissances en mycologie, lui dit :

— Oui, Marc, c'est vite dit : « Pour notre dîner » ! Sont-ils tous bons, au moins, tes champignons ? Quand même que tu ne me fais pas la vie rose, des jours qu'il y a, je n'ai tout de même pas envie de m'empoisonner avec ta marchandise.

Son mari, qui n'était pas plus sûr que ça de l'innocuité de sa récolte et vu, surtout, qu'il participerait, lui aussi, aux risques à courir, réfléchit un instant.

— Ecoute, Louise ! Je crois qu'ils sont tous bons. Rien que des bolets, des chanterelles, des pets-de-loup, le délicieux agaric, etc. Mais il y a un moyen bien simple de savoir si on ne risque rien. Mets-en voir la moitié dans ce petit panier et laisse-moi faire.

Quelques minutes plus tard, Toupenet sonne à la porte du presbytère. C'est la vieille gouvernante, Madame Angèle, qui vient ouvrir.

— Bonjour, madame Angèle ! Voilà une petite attention pour M. le curé. Je les ai cueillis ce matin dans le bois de la Braille et j'ai pensé que cela ferait un bon petit plat pour son souper. Je passerai demain matin pour reprendre mon panier.

La brave femme, étonnée de ce geste aimable

de la part de Toupenet, qu'on ne voyait jamais à l'église, porta aussitôt l'offrande du garde-champêtre à M. le curé. Celui-ci, un fin gourmet, comme ils le sont tous, lui dit :

— Ils ont bien bonne façon, ces champignons. Et il semble qu'ils sont frais. Mais, tout de même, un cadeau de ce mécréant de Toupenet ! Il veut sans doute se racheter un peu de son impiété déplorable. Ma bonne Angèle, vous me les préparerez pour mon souper de ce soir, n'est-ce pas.

Le lendemain matin, Toupenet vint de bonne heure sonner à la cure. Il avait l'air vaguement inquiet.

— Bonjour, madame Angèle ! Je viens reprendre mon panier. Avez-vous déjà préparé ces champignons à M. le curé ?

— Mais oui, monsieur Bresset, hier soir déjà. Il les a trouvés délicieux et vous en remercie beaucoup.

— Bon, bon ! Mais, dites-moi, madame Angèle, il n'est pas malade, au moins, M. le curé ? Parce que, d'habitude, on le voit déjà dans son jardin, à ces heures-ci.

— Malade ? Mais non, il n'est pas malade. Au contraire, il était particulièrement de bonne humeur, ce matin.

Toupenet n'attendit pas la suite. D'un pas alerte, l'air tout guilleret, il se dirigea vers sa maison.

— Louise ! cria-t-il en entrant à la cuisine, tu peux y aller, avec ces champignons. Ils sont tous bons !
F. Wœlfli.



A PROPOS DU DIRECTOIRE

DANS la *Chasse à l'homme*, de Maurice Donnay, cette pièce qui connut un légitime succès en 1920, on entend une maîtresse de maison se plaindre de la cherté de la vie devant un jeune visiteur qui, pour la consoler, lui dit :

— Songez, madame, que sous le Directoire, un gigot se payait 1.248 francs.

— Ah ! vous allez me dégoûter du gigot.

— Moi, ça me dégoûte du Directoire, observe fort justement le mari.

Avec sa succession de coups d'Etat, sa débâcle monétaire, son invasion d'enrichis sans mesure ni goût, étalant leurs débauches et leur faux luxe à côté de misères cruelles, avec ses persécutions sournoises contre les honnêtes gens, son brigandage impuni, son administration gangrenée, le Directoire est bien l'une des périodes les plus basses de l'histoire de France.

La belle Tallien, qui finira princesse de Chimay et dévote, règle les modes féminines qui n'ont jamais été aussi légères, ni aussi mobiles. Se déshabille-t-elle à l'antique ? Aussitôt les merveilleuses renchérissement, comme fera Mme Hamelin, qui lance la mode des *sans-chemises*. Qu'elle se vête à la turque pour recevoir un ambassadeur du Grand Turc, puis à l'anglaise, avec des chapeaux en forme de toque de jockey, elle est aussitôt suivie, dépassée. Mais toutes les dames n'ont pas sa belle santé pour supporter impunément d'aller presque sans voile. Un médecin a déclaré avoir vu mourir plus de jeunes filles depuis le système des nudités que dans les quarante années précédentes.

Et tout ce monde nouveau s'empiffre dans les restaurants qui viennent de se créer et que dirigent les chefs des ci-devant. La gastronomie devient une science et un art qui a sa littérature avec Grimod de la Reynière. C'est lui qui écrira, non sans raison, que le cœur des Parisiens s'est tout à fait métamorphosé en « gésier ». Mais à côté, la misère des rentiers et des petits propriétaires payés en assignats, c'est-à-dire en papier-monnaie qui, à la fin du Directoire, n'aura plus

aucune valeur, entraîne chaque jour des suicides. Villes et campagnes regorgent de brigands, d'insoumis, de chouans et de bleus dévoyés, qui pillent, chauffent et rançonnent impunément, à la barbe d'une maréchaussée qui ne poursuit plus, n'étant ni montée, ni payée.

Vraiment, le poète a menti : la France n'était pas belle « au grand soleil de Messidor ».

LE CHÂLE VAUDOIS

(Air : *Pô la fita dau 14.*)

Nous apportons à la crèche
Un simple châle vaudois ;
Sa laine qui n'est point rêche,
A pris forme sous nos doigts.

Refrain :

Le voici, doux et chaud ; — C'est le gage
C'est l'hommage — De notre Canton de Vaud.

Ce châle est de couleur noire,
En signe d'humilité ;
Tel quel, la chose est noiroire,
Il est toujours bien porté.

Refrain.

Sa forme est triangulaire,
En mettant la pointe en bas ;
Sous cet abri tutélaire,
On peut braver les frimas.

Refrain.

Suivant comme on l'attache —
Laisant libres les deux bras —
Les deux épaules qu'il cache
Ne se refroidiront pas.

Refrain.

Par temps chaud, on laisse pendre
Deux des pointes librement ;
La troisième va descendre
Sur la taille, gentiment.

Refrain.

Ce châle est l'ami fidèle
En hiver comme en été ;
Il nous donne un vrai modèle
De tendresse et de bonté.

Refrain.

Et parfois une fillette,
Pour se vêtir chaudement,
Autour d'elle a mis, fluette,
Le châle de grand'maman.

Refrain.

— Va donc, petite, au village,
Un gros panier à ton bras ;
Ce châle est bon à tout âge ;
Tu ne t'enrhumeras pas !

Refrain.

Nous déposons sur ta crèche
Ce simple châle vaudois,
Bien heureuses, s'il empêche
Tes petits pieds d'être froids.

Refrain.

Quand le châle s'entre-croise,
Il prophétise ta Croix...
Nous t'offrons l'âme vaudoise
Avec le châle vaudois. Pierre.

ECONOMIES

C'EST samedi, le dernier du mois, jour où M. Mélichon accomplit avec amour un acte traditionnel : l'établissement des comptes.

Après son repos habituel, il se lève en poussant un léger soupir, et ramasse sur le tapis les clés qui ont glissé de sa poche. Puis, à petits pas, il va vers la cage de son canari, passe un doigt à travers le grillage, prend un air doux et légèrement miais, et susurre :

— Méphisto ? On a bien dormi ? On n'a pas mangé sa salade ?

Méphisto, étonné, change de perchoir, regarde sans comprendre le doigt qui s'agit entre deux barreaux, chante trois notes, revient au premier perchoir et cligne de l'œil.

Ravi, M. Mélichon se dirige vers sa table. Il fait grincer le tiroir, en tire le précieux *Livre des*

comptes, l'ouvre devant lui, et se met au travail. Patiemment, il additionne, inscrit en petits chiffres les retenues, établit les reports, tourne les feuillettes, détermine enfin le total des dépenses.

— Dix-huit francs cinquante-cinq? J'avais, le mois passé, douze francs trente, cela me fait donc une augmentation de six francs vingt-cinq! Qu'ai-je donc pensé?... Voyons... deux francs... achat d'une pochette à un colporteur... c'est ennuyeux ces colporteurs... ils me font pitié. Avais-je donc besoin d'une pochette? A partir d'aujourd'hui, je n'achèterai rien aux colporteurs... j'appliquerai le régime de l'économie. Tiens!... on a sonné... Ce doit être Jacques qui vient me rendre les vingt francs que je lui ai prêtés...

M. Mélichon pose son crayon à côté du *Livre des comptes* et s'en va répondre :

— Bonjour, monsieur... voyez... C'est la voix pleurnicharde à laquelle M. Mélichon ne sait résister : celle d'un colporteur. Pourtant, il se souvient : régime de l'économie. Et, le cœur serré, il s'apprête à renvoyer le pauvre hère... Soudain, il entend Méphisto chanter un air singulièrement passionné, et croit comprendre : « Achète, achète... »

Et la main qui allait fermer la porte, ouvre maintenant un portemonnaie. Ensuite, M. Mélichon retourne à ses comptes et inscrit sur une page blanche :

« A un colporteur : achat d'une brosse à dents et d'un peigne... deux francs vingt. »

Puis, regardant Méphisto, il murmure :

— Je ne réussirai jamais à faire des économies. *Pierre Addor.*

PETITES HISTOIRES

LES grands hommes ont tous leurs petites histoires. Ou quand ils n'en ont pas, les humoristes se chargent bien de leur en inventer.

En voici deux très récentes, dont la première a pour héros le baron James de Rothschild, le célèbre financier juif.

Rothschild avait accordé une pension mensuelle de cinquante francs à chacun des deux fils d'un vieux serviteur décédé.

Or, l'un de ces deux fils vint à mourir. Le premier jour du mois suivant, l'autre, le survivant, se présenta devant le baron pour toucher ce qui lui revenait.

— Voici les cinquante francs, dit le baron en lui tendant un billet.

— Et les cinquante francs de mon frère? demanda l'autre.

— Mais ton frère est mort!

— Et après? répliqua l'homme indigné, vous n'allez tout de même pas prétendre à la succession de mon pauvre frère?

Le baron rit de bon cœur et, désarmé, continua à verser les cent francs au survivant.



LE REMPLAÇANT

— Quel jour pars-tu pour le service, Jules?

— Le quinze.

— Ah! oui, diable, c'est le moment de chercher un remplaçant... Tu ne connais personne, par hasard?

— Non, j'ai écrit chez nous, mais mon frère veut entrer en apprentissage chez un menuisier.

— Oh! je ne me fais pas de bile pour ça, je veux assez trouver; mais c'est bien sûr que tu reviendras, Jules?

— Oh! vous pouvez compter dessus.

Et Jules eut un discret coup d'œil vers Aloyse, la servante qui lui répondit par un sourire. D'ailleurs, la place était bonne. On était honnêtement payé, le patron était gentil, pas toujours à rouspéter, comme il y en a, et la patronne était bonne pour les gens, leur faisait une bonne nourriture, et s'inquiétait de leurs habits... C'était tout à faire sûr qu'il reviendrait. Oui, en tout cas.

Le remplaçant ne fut pas difficile à trouver. Il vint se présenter un soir, pendant le souper. C'était le vacher au voisin qui l'envoyait. Ils

avaient travaillé ensemble chez le juge Pittet à Vuarnens, dont il produisit un magnifique certificat sans une seule de ces légères restrictions qui donnent à réfléchir.

— Bon! dit le patron. Alors, combien demandez-vous?

Il se trouva qu'on pouvait s'entendre, et l'accord fut vite fait.

— A présent, dit le patron, je dois vous dire que ça m'arrive de me mettre en colère des fois pour pas grand chose; mais ça passe vite si, de votre côté, vous voulez y mettre de la bonne volonté...

— Ma foi, dit le garçon, des défauts, j'en ai aussi. Je... par exemple, je... enfin quoi, je suis comme ça.

On rit, et la patronne alla lui montrer sa chambre et mettre des draps au lit

— Il me plaît, ce garçon, dit le patron une fois seul avec sa femme. Rien qu'à le voir, on lui confierait sa femme et son portemonnaie.

Le patron ne se trompait pas. Hector était la crème des bons domestiques de campagne et, mieux encore, la crème des honnêtes garçons. Toujours courageux, il empoignait l'ouvrage par le bout le plus pénible, et ne le lâchait qu'à la nuit profonde.

— Où est-il, Hector? demandait la patronne mécontente. Voilà encore qu'il fait attendre pour le souper.

— Hé! Hector! criait du seuil le patron, faut-il vous porter un falot?

« Quel gaillard! disait-il en rentrant, je lui ai rit au nez à midi quand il m'a dit qu'il voulait finir la betterave; mais je crois bien qu'il a réussi. »

— Et, dit la patronne, il est toujours de bonne humeur, je n'en ai jamais vu un comme lui pour amuser les enfants...

Et ainsi jusqu'à ce qu'Hector entrât enfin dans la cuisine où l'attendait sa soupe, chacun disait son mot pour confirmer. Seule Aloyse restait ostensiblement indifférente. Elle avait l'impression que chaque fois qu'on décornait à Hector un éloge, on avait comme arrière-pensée : « Ce n'est pas Jules qui saurait en faire autant. » Un jour, elle ne put pas s'empêcher de dire : « Jules aussi était un bon faucheur. »

Personne ne le contesta. Oui parbleu, Jules... bien sûr, Jules... Mais on savait bien que si Jules était un bon faucheur, un bon travailleur, un brave garçon, Hector, lui... Et un éloge de Jules finissait généralement par ces mots : « Mais Hector, quand même, quel gaillard! »

Aloyse, d'ailleurs, quand elle rappelait ses maîtres à la reconnaissance, le faisait par esprit de justice et aussi par un vague sentiment de pitié, comme on pourrait en avoir pour un vieux cheval au bout de sa carrière, en face d'un fringant successeur... D'ailleurs, pour elle-même, il fallait maintenir le prestige de l'absent. Il y avait eu trop de choses entre eux, trop de sourires, de furtifs regards, de furtifs attachements, de paroles légères au sens profond. Tout cela signifiait quelque chose. Elle s'était toujours dérobée, elle n'avait rien promis; mais, au fond, elle savait bien qu'une fois ou l'autre, quand, par exemple, en entendant sonner les cloches pour un mariage, Jules lui ferait son habituelle plaisanterie : « Alors, Aloyse, la prochaine fois, ce sera pour nous. » Au lieu de lui répondre : « Oh bien! alors, avant de me mettre la corde au cou, il y a encore de l'eau au lac... » Au lieu de lui répondre ça, elle savait bien qu'une fois ou l'autre elle lui dirait : « Puis qu'il faut se mettre la corde au cou, autant avec vous qu'avec un autre... » Oui, oui, c'était sous-entendu, et jusqu'à présent, elle avait oru qu'il n'y avait rien de mieux pour elle que ce brave Jules... Oui, mais Hector, décidément, était une autre paire de manches!... Et elle avait beau se remémorer toutes les vertus et qualités de Jules, l'avantage, sur toute la ligne, restait au gai, au charmant Hector... En avait-il des façons de se rendre agréable. Des attentions, des petits soins, des complaisances! Tout pressé fut-il (car pour un travailleur, c'en était un) il trouvait le temps de rentrer les poussins en temps d'orage, de retrouver les lunettes de cette pauvre grand-mère qui ne savait

jamais où les retrouver. Même s'il était déjà un peu en retard pour porter le lait, il regardait vite l'auto du petit Fred qui pleurerait parce qu'il ne réussissait pas à la remonter... Oui, pour tout le monde il avait des gentilleses, mais pour Aloyse, naturellement...

Il faut dire qu'Aloyse avait dix-huit ans, pas même tout à fait (elle devait les avoir en septembre) qu'elle avait des joues roses et des cheveux légers, et que la plupart du temps elle riait, ou souriait, ou chantonnait, et qu'on ne pouvait pas la regarder sans lui sourire. C'était aussi une jeune fille très active qui ne perdait pas un moment, et toujours avec un tablier bien propre et des jolis bas bien solides que sa grand-maman lui tricotoit. Pour le dimanche, elle en avait naturellement des fins.

Aussi, après quinze jours, trois semaines, y eut-il, comme du temps de ce pauvre Jules, des sourires, des yeux doux et des plaisanteries. Aloyse, parfois, s'en gourmandait fort, se traitait de fille légère et de dévergondée; mais c'était plus fort qu'elle, quand Hector lui souriait, elle souriait aussi. Elle avait beau se dire : « Pauvre Jules, c'est pourtant un bon garçon; c'est mal fait », l'image du pauvre Jules se décolorait à l'indifférence et s'enfonçait dans le passé. Et, au bout d'un mois, elle en était à se dire : « Après tout, ça ne me ferait rien qu'il ne revienne pas; Hector est bien plus chic... »

Tandis qu'Aloyse pensait ainsi, le patron se disait : « Ça ne me ferait rien que Jules ne revienne pas, arès tout; celui-là que je paie moins est bien plus leste... » Et, de son côté, la patronne pensait : « Ça ne me ferait rien que Jules ne revienne pas, après tout; celui-là a des bonnes chemises qu'il n'y a pas besoin de raccommo-der et il est aussi gentil avec moi que si j'étais jeune... » Et Fred pensait aussi comme ça à cause de son auto, et la grand-mère à cause de ses lunettes...

Jules pourtant devait revenir. On ne renvoie pas un garçon qui a fait trois mois d'école militaire, qui n'a probablement plus le sou et qui s'est toujours bien conduit. D'ailleurs, c'est défendu par la loi.

Hector, lui, savait bien qu'il n'était qu'un remplaçant. C'est sûr qu'il se plaisait bien là. Il était payé honnêtement; on lui raccommo- dait ses frusques; on était gentil avec lui... Et puis surtout, il y a Aloyse... Pour une fille plaisante, c'en était une, toujours de bonne humeur, et vive, forte et bonne façon. C'était bien comme ça qu'il se représentait sa femme quand il pourrait en avoir une... Oui, il voudrait bien rester... Ce Jules, ne pourrait-on pas le nommer colonel?... Ou bien, ne pourrait-il pas entrer au chemin de fer?... Ou bien ne pourrait-il pas se casser une jambe ou se faire fourrer au clou, ou encore recevoir un héritage d'un oncle d'Amérique?... D'ailleurs, puisqu'il n'écrivait rien, tenait-il tant que ça à revenir?... De temps en temps, seulement, la patronne disait à table : « Il est venu une carte de Jules, il fait bien saluer tout le monde... »

— Quand même, disait le patron, il pourrait bien se refendre d'une lettre, qu'on sache une fois comment ça va là-bas.

Non, Jules n'avait jamais été fort pour écrire, et on riait en se rappelant quand il écrivait à sa mère, combien de fois il mordait sa plume avant d'écrire un seul mot. Hector, sous ce rapport aussi, lui était joliment supérieur. Il avait une écriture magnifique. Et pour la composition aussi, il était fort. A l'école, les deux dernières années, il avait toujours eu neuf ou dix pour cette branche... Oui, évidemment, d'Hector on n'en attendait pas moins.

(A suivre.)

L.Musy.

„LE DIABLERETS“

Heureux qui, loin des horreurs de la guerre, Aime un petit cœur, boit un bon Bitter, Grise l'un, vide l'autre et passe avec gaieté Du col de la bouteille au cou de la beauté.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.